

Un mot sur l'essai : écrit du soir

Jean-Louis Le Scouarnec

Volume 7, Number 3-4, Summer 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6147ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Le Scouarnec, J.-L. (1992). Un mot sur l'essai : écrit du soir. *Brèves littéraires*, 7(3-4), 83-85.

JEAN-LOUIS LE SCOUARNEC

Un mot sur l'essai : écrit du soir

à Patrick Coppens

*Quand je pense quelque chose, j'écris un
essai... un essai doit provoquer le lecteur.
Dans le roman on s'efforce de montrer...
L'idéal serait d'écrire comme Platon.*

Il est un endroit cependant où l'écrivain n'échappe point à l'instance «agônique» de l'écriture (sens combatif) mais le contourne en ne s'y enfermant point comme dans un espace «agoratique». C'est une sorte d'écriture où la «prénominaison» et la «pronominaison singulière» prennent en charge le Je de l'écrivain, le centre de l'écriture et que j'appelle l'Essai. Je n'avance point que l'essai est hors du circuit de l'autre, avec toutes ses présuppositions, qu'il ne souffre point de béance, qu'il échappe au code, au défilé, aux «contraignances» langagières ou scripturaires, qu'il rejette totalement la Loi du Père. Je n'avance guère plus qu'il ne se masque pas derrière un quelconque *mimicry*, ne joue pas parfois à la chance (aléa) et refuse tout vertige (ilynx), toute voltige, qu'il est toujours parole pleine. Non. Je stipule qu'à travers les moi innombrables dans la soute de l'inconscient, il (l'essai) est le seul qui prenne présence en face

du Père, qui récupère son phallus et même qui opère par son écriture la dégénéralisation d'Ouranos, de Chronos. Le seul qui puisse ériger le Je, le mât de la «Je-ité», dépasser la lettre (le déjà dans l'écriture), enfreindre le sujet (triade), se passer du référentiel (le référent), mener au-dessus des tu, des on, des nous, des il (pronom zéro de Henry Miller) la marche royale de la métonymie (l'objet remplace le manque d'être), de la métaphore (naissance d'un sens nouveau). J'avance que l'essai est le seul qui puisse porter en haute cérémonie le phallus (clé du langage), libérer de l'esclavage le langage faux, «refendre», aliéner, affronter le je grammatical, s'offrir pleinement à la demande, greffer un métalangage, tracer une archi-écriture, une archi-texture. Oui, le seul enfin qui puisse déboucher vers l'indifférencié, la méta-noïa (conversion), l'androgynie du style, je veux dire, cette sorte de discours de la raison et de la conscience dans lequel on rejoint l'innocence première et la vertu de la parole et de l'écriture pleines.

L'essayiste ressemble à l'enfant post-oedipien. Il a reconnu depuis fort longtemps son image. Il est entré pleinement dans la sphère symbolique. Il fait acte de foi, de présence, de conscience de l'écriture au-delà des contradictions et même des scandales des mots et de la pensée dans l'appel vibrant ou la dénonciation amère des écritures libérantes ou des écritures chosifiées.

L'essai est un écrit de l'en-pour-soi, une oeuvre du maître et de l'esclave où Moi est Moi, où Je donne une liberté sur les hauteurs trapéziques de la conscience tendue vers le vertige de l'Absolu, née de la profondeur

du sentiment et de la hauteur de la pensée. Écrit de puissance dans la volonté du dire idéal et idéel. L'essai (enfin ceux auxquels je pense et que je donnerais comme exemples premiers: *Also Sprach Zarathustra* de Friedrich Nietzsche, les *Essais* de Michel de Montaigne) s'apparente davantage à l'essai à fondement éthique: le devant homme, le devant monde, le devant Dieu plutôt qu'à l'essai spécifiquement littéraire et/ou scientifique. Cet essai vient du bruissement de la montagne où le maître de forge tire du foyer de l'aurore une écriture de feu. Il invente ce style démiurgique qui assemble en gerbes de blé la bonne volonté des hommes pour «déhiscer» la face incorrigible du destin, pour soulever le mystère, sentir la vibration première de ce grand jeu du monde.